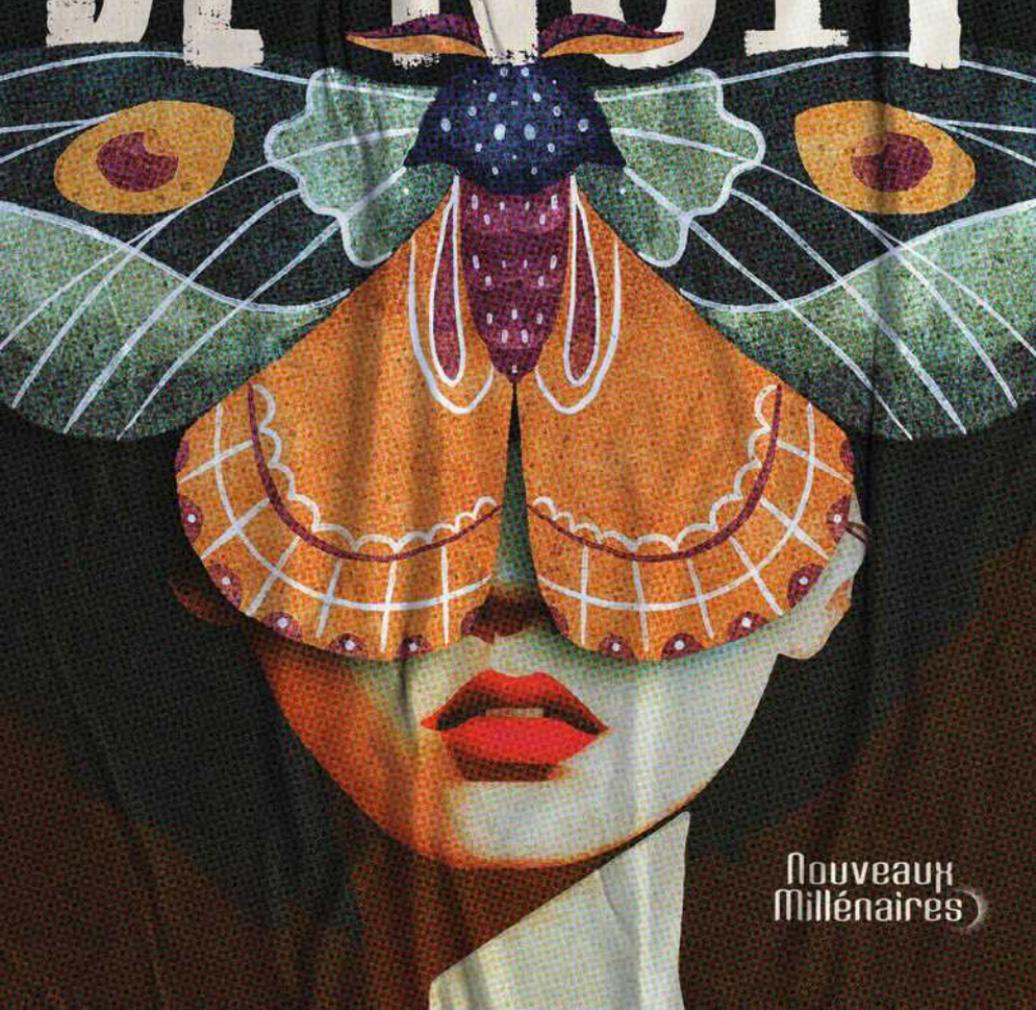


JANE HENNIGAN

PAPILLONS DE NUIT



Nouveaux
Millénaires

PAPILLONS DE NUIT

JANE HENNIGAN

PAPILLONS DE NUIT

roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Gilles Goulet

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original :
MOTHS

Note du traducteur :

Nous nous sommes fondés dans ces pages sur la traduction
de *Roméo et Juliette* de Jean-Michel Déprats,
in Shakespeare – Tragédies I (Œuvres complètes, I), Gallimard,
« Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2002.

© Jane Hennigan, 2023
© Éditions J'ai lu, 2023, pour la traduction française

À maman, qui m'a montré la voie.

Prologue

Où étiez-vous quand ça a commencé ? C'est la question que, pendant les longues soirées, les femmes d'un certain âge se posent les unes aux autres quand il n'y a pas avec elles de femmes plus jeunes pour lever les yeux au ciel et détourner le regard. Ou peut-être, selon le point de vue : où étiez-vous quand ça s'est terminé ? Avant d'enchaîner éventuellement avec l'autre question, celle qu'on murmure, têtes toutes proches, dans cette douce chambre d'écho de l'amitié : Qu'est-ce qui vous manque ?

Mais il ne reste presque plus de femmes de cet âge-là.

Où étiez-vous quand les histoires ont commencé à nous arriver du Venezuela, puis du Mexique ? Où étiez-vous la première fois que vous avez entendu les informations parler de ces morts inexplicables et de ces attaques violentes dans certaines zones, faire le récit confus de psychoses collectives ?

Les papillons de nuit, à ce qu'on raconte, venaient du fond de l'Amazonie. Dont ils n'étaient pas sortis, paisibles et ignorés, pendant des milliers d'années. On ne sait pas trop si c'est un effet du réchauffement global, ou s'ils ont été chassés par les bûcherons et les feux de forêt. Toujours est-il qu'ils sont sortis, se sont retrouvés sans prédateurs naturels, ont niché dans les recoins humides et au sommet des arbres, se sont croisés avec des cousins d'espèces plus communes et ont pondu des milliers et des milliers d'œufs.

Puis, il y a quarante-trois ans, comme n'importe quelle écolière pourrait vous le dire, les œufs ont éclos et une armée

de chenilles affamées ont répandu à tout vent leurs minuscules filaments toxiques.

Cela a marqué le réveil du nouveau monde.

Où étiez-vous ? demandent les femmes qui restent... Où étiez-vous à la mort, à la naissance, au début, à la fin ?

Mary

Les mardis et jeudis où j'étais de service, je surveillais les résidents pendant qu'ils lavaient leur literie et leur tenue de jour, une grande combinaison unie grise qui leur descendait jusqu'aux chevilles et une paire de sandales en toile. Des dizaines d'années plus tôt, on avait reproché à ces combinaisons de trop ressembler à une robe et de donner aux hommes un air efféminé. Mais les pantalons ayant trop de plis et de coutures dans lesquels un minuscule filament empoisonné aurait pu se cacher, il avait été décidé de faire avec les combinaisons. Tout le monde avait fini par s'y habituer : les hommes avaient dit qu'ils appréciaient la liberté que procurait une jupe. De nos jours, il ne doit plus y avoir beaucoup d'hommes en vie à se souvenir d'un mot comme *efféminé* – ni du mot *liberté*, d'ailleurs.

À l'âge que j'avais, je n'étais pas obligée de travailler de nuit. Si j'avais voulu, j'aurais d'ailleurs pu prendre ma retraite des années plus tôt, partir vivre dans un des villages voisins de l'institut. Mes jeunes collègues, toutes vingtenaires ou trentenaires, auraient préféré que je le fasse, que je fiche le camp. Cela leur aurait évité de s'en remettre à mon jugement, puis de soupirer quand je quittais la pièce. Mais j'aimais le rythme qu'on avait ici. J'aimais les hommes – surtout les nouveaux arrivants –, ils me faisaient penser à mon fils.

De toute manière, j'aurais fait quoi, à la retraite ? Cultiver mon potager ? Donner un coup de main dans les écoles ? J'étais allée dans les écoles en tant que visiteuse spéciale. J'avais regardé les filles, toutes assises par terre, jambes croisées, jardin de petits visages remuants aux yeux levés vers moi. C'était dans

ces moments-là que je ne me sentais vraiment pas à ma place. Je n'avais même pas pu répondre à leurs questions sur *avant*. Il aurait fallu qu'elles connaissent la signification de *cinéma*, de *plat à emporter* ou de *petit copain*.

Je n'étais pas obligée d'assurer le service de nuit, mais la semaine précédente, je l'avais fait rien que pour me prouver que j'en étais encore capable. Et puis je savais qu'il y avait une nouvelle dans le personnel : Olivia. Elle n'était pas aussi âgée que moi, mais suffisamment, m'étais-je dit en l'apercevant au petit-déjeuner.

C'est long, la garde de nuit, neuf heures sans presque rien pour passer le temps, puisque les hommes dorment. Assises dans la lumière tamisée du poste des aidantes, juste à l'extérieur des dortoirs, Olivia et moi avons discuté de Coventry, son institut précédent : la nourriture, les hommes, la panne du système de filtrage et l'infection de trois dortoirs que cette panne avait provoquée.

Olivia était une femme robuste, pas vraiment grosse, mais lourde – plantureuse, comme on disait avant. Elle avait des cheveux châains coupés ras, se déplaçait lentement et marquait un petit silence avant de parler. Pendant nos échanges, elle hochait la tête, très légèrement, au rythme de mes paroles. Comme pour m'approuver tacitement, pousser en douceur la conversation à se poursuivre.

Elle a parlé de sa femme Lucie et de leurs filles, toutes deux adultes, travaillant l'une dans l'agriculture et l'autre dans la conservation du milieu marin. Je ne lui ai bien entendu pas demandé si elle avait eu des fils, cela aurait été inconvenant. Elle m'a posé des questions sur moi. Des questions sans danger, curieuses plutôt qu'indiscrètes. Est-ce que j'habitais dans un des villages ? Est-ce que j'avais visité le sanctuaire de la gare de Londres-Waterloo ? Est-ce que j'étais mariée ? J'ai répondu par la négative à ces trois-là et enchaîné avec une question polie. Mais je guettais quelque chose de particulier : un signal, une ouverture susceptible de conduire à une conversation plus intéressante. Ce signal a mis longtemps à arriver, puisqu'il m'a

fallu attendre minuit passé. J'avais presque renoncé. Et quand il l'a fait, il était *magnifique*.

On parlait des chiens dans les bois des environs, en nous demandant s'ils avaient gardé quelque chose de leurs origines domestiques ou s'ils étaient redevenus complètement sauvages. Un sujet inoffensif, mais au moins avions-nous dépassé le stade des civilités. Elle s'est tue un tout petit peu plus longtemps que d'habitude avant de dire doucement : « À Coventry, une des infirmières gardait un homme dans sa suite. »

Je l'ai dévisagée un moment sans comprendre. « Comme domestique ? » ai-je fini par demander.

Elle a lentement secoué la tête et ses yeux ont glissé en direction des miens. « Comme mari. »

Je n'ai pas pu empêcher ma mâchoire de se décrocher. Entendre ce mot prononcé à voix haute était bizarre, comme une impression soudaine de déjà-vu. *Mari*. Sa voix s'était un peu attardée sur le *r*, inflexion délibérée de conspiratrice.

« Comment est-ce que tu as... Tu l'as vu ? »

J'ai cru qu'elle allait changer de sujet sans répondre... J'en avais presque envie.

Mais elle a continué : « Elle gardait le secret, sauf que c'était moi qui livrais la nourriture chez elle. Elle demandait toujours une grosse portion et ne m'ouvrait sa porte qu'à moitié. Mais un jour, j'ai regardé par l'intervalle entre le battant et le chambranle. Il était assis à table, tout tranquillement, un verre à la main. Il portait des vêtements d'avant. » Sa respiration s'est accélérée et ses yeux ont brillé dans la faible lumière du poste des aidantes.

Cette infirmière inconnue m'a violemment indignée : comment osait-elle se montrer aussi irresponsable, après toutes ces souffrances et tous ces sacrifices ? De quel droit se mettait-elle et *le* mettait-elle en danger ? Et s'il avait été infecté ? Les systèmes de filtrage sont moins puissants dans les quartiers du personnel, les surfaces moins souvent nettoyées. Sous ma colère, j'ai senti l'amertume qui l'attisait : un homme attablé,

en train de siroter un verre de vin, de whisky ou peut-être de bière, étirant ses grandes jambes, de la musique ou peut-être la télévision en fond sonore, une odeur de poulet cuit... Rien qu'un homme qui se détend, heureux d'être rentré à la maison après une longue journée.

Mari.

Je me suis soudain rendu compte qu'Olivia me dévisageait. Elle avait cessé de hocher la tête, ne bougeait plus du tout. Elle évaluait ma réaction.

J'ai pesé mes mots : « Elle devait quand même bien savoir que c'était très dangereux ? »

Pas de réponse. Elle en exigeait davantage de moi. Elle m'avait ouvert une porte, mais il me revenait de la franchir. Je me suis penchée dans sa direction. « Qu'est-ce qui s'est passé quand le filtrage est tombé en panne ? Il a été infecté ? »

Elle a rapproché de moi son corps pesant pour répondre presque dans un murmure : « Aucune idée. Mais quand j'y suis allée la fois suivante, il n'y avait qu'elle dans la pièce. »

Un homme qui vivait dans l'appartement d'une infirmière. Ce n'était pas arrivé depuis des dizaines d'années. Il fut un temps, juste après que tout a changé, où nous pensions que tout redeviendrait comme avant. Nous avons cru qu'il suffisait d'attendre que ça passe, qu'on pourrait continuer, ne rien perdre de ce qu'on connaissait. Mais il y a eu de nouvelles vagues de papillons de nuit, de nouveaux déchirements, de nouvelles violences. En fin de compte, nous avons dû nous résigner à accepter ce que nous avons et à renoncer à ce que nous n'aurions plus jamais.

Et maintenant, ceci. Des liaisons secrètes se nouaient-elles partout, ou bien s'agissait-il d'un cas isolé ? Que pouvaient-ils bien trouver à se dire ? Ce n'était pas comme avant. Ils ne sortent pas travailler, ne lisent pas de livres, et il n'y a ni télévision ni Internet. Les hommes occupent leur temps en faisant des travaux ménagers ou de l'artisanat, ou en bavardant dans la salle de loisirs. De temps en temps, des femmes voulant améliorer l'éducation des hommes font campagne, réclamant

davantage de matériel de lecture plastifié et un enseignement plus poussé pour ceux qui montrent des dispositions. Mais l'Abem leur oppose systématiquement les mêmes arguments : ressources insuffisantes, objectif de trop faible priorité.

Olivia se laisse aller contre son dossier, du rouge sur ses joues rondes. Je l'avais sur le bout de la langue : *Tu l'as dénoncée ?* Mais bien sûr, elle ne l'avait pas fait. C'était là son offrande : la confiance qu'elle cherchait à troquer.

J'ai hoché la tête avec un sourire timide. Elle a souri en retour.

Les heures tranquilles qui ont suivi nous ont rapprochées. Nous étions protégées, complices. Nos douces voix se sont répandues dans la nuit.

« Tu étais où quand ça a commencé ? a-t-elle demandé. Raconte-moi tout. »

I.

Mary – avant

La mémoire est empirique, guidée par le désir. Et n'a en général que de très brefs instants de clarté. Il y a malgré tout certaines choses, certaines images, dont je me souviens dans les moindres détails. C'est autour de ces poches de clarté que j'ai disposé tout le reste, ce qui s'est passé ensuite, qui a dit quoi et à quel moment.

Le corbeau mort est une de ces images.

Je me souviens qu'avant d'aller travailler, j'ai promené le chien dans le petit bois derrière notre maison. Je répétais mentalement une conversation difficile qu'il me faudrait avoir avec mon mari, Adrian. J'essayais d'expliquer qu'une personne, si prudente soit-elle en temps normal, pouvait un jour, disons, si elle était allée dans son restaurant préféré, avoir bu avec son époux beaucoup de vin, fêté son trente-troisième anniversaire et passé une soirée formidable, s'endormir épuisée et rassasiée en oubliant éventuellement de prendre une pilule.

La contraception... Encore une chose que les femmes d'aujourd'hui ne comprendraient pas.

Il y avait de la lumière même sous le couvert des chênes et des hêtres, et j'aimais les mois d'été pour cela. Je suivais cet itinéraire tous les matins, j'en profitais pour réfléchir à mes problèmes. Mes histoires de dates, mes calculs de semaines et de mois m'absorbaient tant que le léger changement ne m'a pas sauté aux yeux. Il a fallu que notre vieil épagueul, Doc, se colle à mes jambes en gémissant pour que je m'arrête quelques

instants. C'était trop calme. Pas complètement silencieux, puisque les feuilles bruissaient et que les branches grinçaient dans la brise, mais sans le moindre chant d'oiseau.

Doc a grogné et est reparti en direction de la maison jusqu'à tendre sa laisse. « Allez, mon vieux, on continue juste un peu. » Je l'ai tiré en avant.

Le bois s'ouvrait sur une clairière, à peu près de la taille d'un terrain de football, bordée d'arbres et de ronciers. Après ces quelques semaines de temps chaud, l'herbe était sèche, jaunie par endroits. Doc, qui d'habitude bondissait tout excité à la perspective de débusquer un lapin, restait cette fois silencieusement à côté de moi.

Une petite masse noire gisait dans l'herbe quelques mètres plus loin. Je me suis approchée, mais Doc ne m'a pas suivie. Je l'ai touchée du bout de ma chaussure : c'était un corbeau mort. Je me suis accroupie pour mieux voir. Il avait le bec et les ailes fermés, ce qui, d'une certaine façon, lui donnait un air solennel, digne. En regardant de plus près, j'ai vu une grosse goutte de sang juste sous son œil, comme une larme. Ce corbeau est la première image vraiment nette que je garde de ces jours-là. Les gémissements de Doc, le bruit des arbres, tout cela est flou, mais l'image de ce corbeau mort est aussi nette dans mon esprit qu'au moment où je l'avais sous les yeux, il y a quarante-trois ans de cela.

« Ils sont tous comme lui », a lancé une voix d'homme sur ma gauche. Surprise, je me suis relevée en reculant d'un pas, un poing serré sur ma poitrine.

« Pardon, s'est-il renfrogné. Je ne voulais pas vous faire peur. »

Je l'ai reconnu. Un veuf avec une chienne labrador chocolat. Elle reniflait un autre petit corps noir quelques mètres plus loin.

En balayant la trouée du regard, je me suis aperçue qu'elle était jonchée de petits cadavres. La plupart noirs, mais certains étaient blanc et noir – des pies, j'imagine – et quelques-uns,

gris, des pigeons. Je n'ai vu aucun oiseau de plus petit. « Combien y en a-t-il ? » ai-je demandé.

Il a haussé les épaules. « J'ai fait le tour, je dirais plusieurs centaines. » Il a frotté son menton hérissé tout en explorant lui aussi la clairière du regard.

« Qu'est-ce qui a bien pu provoquer ça ? » J'ai levé les yeux vers les pylônes électriques au-dessus de ma tête. Mais bon... Aussi nombreux que ça ? Doc avait recommencé à pousser des gémissements légers et aigus. Moi aussi, je voulais partir. J'ai senti un picotement sur ma nuque : un instinct enfoui me crispait les nerfs.

L'homme a doucement sifflé sa chienne, qui est venue le retrouver. Il l'a mise en laisse. « Ça pourrait être un nouveau pesticide, ou un autre épisode de grippe aviaire.

— On devrait garder nos chiens à l'abri, vous croyez ? »

Juste à ce moment-là, un grand papillon de nuit est descendu en voletant se poser sur le corbeau mort. Il avait un gros corps poilu et brun foncé d'environ quatre centimètres de long. Ses ailes d'un marron huileux avaient à peu près la taille d'une carte à jouer. Elles renvoyaient la lumière d'une manière qui, même avec le noir de l'oiseau en arrière-plan, rendait le papillon difficile à distinguer. Il évoquait les négatifs des clichés d'autrefois : c'était une sorte d'iridescence inversée. Je l'ai vu plonger sa trompe au coin de l'œil du corbeau et ne plus bouger.

« Je crois que je l'emmènerai au parc, la prochaine fois, a dit l'homme en reculant de quelques pas devant l'insecte en train de se nourrir. Juste par sécurité. »

Puis il a éternué, fort, deux fois.

« À vos souhaits », ai-je dit par réflexe, le regard toujours fixé sur le cadavre.

Ai-je repensé à ces éternuements plus tard dans la journée, en regardant les informations à la télé ? Ai-je pensé à cet homme le lendemain quand le site web de la BBC a publié cette carte de l'Europe, celle avec des cercles rouges de plus en plus gros sur Hambourg, Berlin et Paris ? Quand on a fermé

les frontières en pensant que ça se propageait par contact physique ? À ce moment-là, on était tous assignés à résidence, de toute façon, repliés sur nous-mêmes, prêts à attendre que ça passe. Si j'avais pensé à lui à l'un ou l'autre de ces moments, peut-être aurais-je compris que c'était déjà là, dans ce vent d'été, dans l'eau, sur le sol. Dans le pelage de Doc.

« J'espère que *moi*, je n'ai pas la grippe aviaire », a dit l'homme.

Le papillon de nuit semblait enfoncer sa longue trompe toujours plus loin dans l'œil du corbeau, continuant à se nourrir. Je me suis forcée à détourner le regard, ai vu l'homme se moucher dans un grand mouchoir rouge, puis fourrer celui-ci dans la poche de son anorak. Il m'a souri.

Je lui ai rendu son sourire. « Je pense que du moment que vous ne le mangez pas, ce corbeau, vous n'avez rien à craindre.

— Je tâcherai de m'en souvenir. » Il est parti avec sa chienne entre les arbres.

Je me suis penchée un instant sur le corbeau mort. Son sinistre repas terminé, l'insecte se toilettait en frottant ses antennes droites avec ses longues pattes avant. Un mouvement mesuré, presque langoureux.

Je me suis redressée en tirant sur la laisse de Doc, même s'il ne s'était jamais éloigné de moi depuis que nous étions là, avant de lui tapoter le flanc d'un geste rassurant.

« Brave chien », ai-je dit.

Puis je l'ai ramené chez nous... chez mon mari, chez mon fils.

Plus tard dans la matinée, les informations ont annoncé que les autorités françaises empêchaient toute arrivée par leur frontière avec le Luxembourg. J'ai vaguement regardé un groupe d'experts débattre d'explications plausibles pour le « virus ». Un spécialiste des maladies infectieuses a décrit la manière dont un virus pouvait affecter le système nerveux central et déclencher un état psychotique. Il a cité la rage comme exemple. Plusieurs appellations différentes ont été données au

phénomène – andropsychose lépidoptère H7N1, etc. –, mais celle que les médias ont retenue est Snas, pour Syndrome neurologique aigu sévère. Ai-je pensé à ce moment-là à l'éternuement du veuf qui promenait son labrador ? À sa blague sur la grippe aviaire ?

Bien que debout, Ryan n'était pas encore descendu petit-déjeuner. Je l'entendais trotter ici et là. Nous devions partir vingt minutes plus tard. Le trimestre avait été long, avec de nombreux examens blancs, et il en souffrait.

« Ry ! Petit-déj ! ai-je crié du bas des escaliers.

— Mary, tu n'as pas vu mon téléphone ? » Adrian aurait déjà dû être parti au travail.

« Tu as regardé dans la salle de bains ?

— Il n'y est pas... C'est vraiment pas le jour pour être en retard !

— Va voir à côté de la porte. Tiens. Le voilà. » Je le lui ai tendu.

« Merci. Je t'aime. » Il s'est penché pour m'embrasser. Il sentait bon, dentifrice et savon au bois de santal. Sa joue fraîchement rasée était douce et encore un peu humide.

« Moi aussi », ai-je répondu par réflexe, mais si j'avais réfléchi d'abord, cela aurait été vrai quand même. Nous étions mariés depuis treize ans et heureux... le plus souvent.

Il avait peaufiné jusqu'au petit matin, sans cesser de se faire du mauvais sang, la présentation de logiciel qu'il devait effectuer cet après-midi-là. En venant se coucher, il avait déposé un baiser sur ma nuque et fait courir ses doigts le long de ma colonne vertébrale. La chaleur de la nuit avait alors fait de notre relation sexuelle quelque chose de moite et visqueux. Je m'étais étirée dans le plan entre les rêves et le sexe, reliant le familier et l'étrange.

Debout près de la porte, j'ai eu envie de passer mes bras autour de son cou pour retrouver une partie des sensations de la nuit, mais comme il était pressé et agité, je l'ai laissé partir. « Je lui enverrai un message plus tard, ai-je pensé. Je préparerai un bon repas. Je pourrai lui dire à ce moment-là. »

Ryan a fait son apparition au pied de l'escalier, sa cravate d'uniforme de travers et ses manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes.

Sans un mot, il s'est servi une montagne de céréales dans un bol et s'est assis au bar américain. Il avait hérité des cheveux bruns bouclés d'Adrian et non de ma blondeur. Il aimait avoir une frange plus longue que celle de son père et il ne cessait de la repousser vers la droite pour y voir. Il avait les yeux marron-vert de ma mère et des cils d'une longueur ridicule.

Quand il s'est penché sur son bol, sa frange est retombée et lui a caché le visage. Il a mangé en faisant défiler l'écran de son téléphone.

« Tu commences par quelle matière, aujourd'hui ? »

Haussement d'épaules.

« Tu as pris tes affaires d'EPS ? »

Un hochement de tête.

Je me suis détournée.

« Certains de mes copains ne viendront pas, aujourd'hui, à cause du Snas.

— C'est idiot, ai-je répondu en mettant un sandwich et une banane dans son sac. Ça se passe à des centaines de kilomètres d'ici, dans un autre pays. Personne ne sait même si c'est une vraie maladie.

— Comme tu veux. C'était juste pour te dire. Bon sang. »

Je lui ai tendu son sac et il l'a pris. « Regarde, maman, Internet ne parle que de ça. » Il a brandi son téléphone dans ma direction. « Un truc qui craint vraiment, on dirait. Et qui n'arrive qu'aux hommes. »

Cela aurait-il changé quoi que ce soit de le garder à la maison ? Sans doute pas. Mais j'aurais pu l'écouter, au lieu de penser à la leçon sur les verbes modaux que j'avais prévue pour ma première heure de cours. « Ryan, on n'est même pas sûrs d'avoir affaire à quelque chose de contagieux plutôt qu'à une augmentation du taux de criminalité.

— Je ne vois pas pourquoi je dois y aller si Josh n'y va pas.

— La mère de Josh ne travaille peut-être pas, elle, ai-je répliqué avec un peu plus d'amertume que prévu.

— Sa grande sœur est à la maison. Si j'allais passer la journée chez lui ? Ça ne la dérangerait pas. » Il montrait un peu trop d'empressement.

« Non. Ce n'est qu'une bulle médiatique qui se dégonflera d'ici midi. Tant que le gouvernement ne le déconseille pas, tu vas à l'école. »

Il s'est renfrogné et a continué à manger ses céréales.

À la télévision, des images venues d'Allemagne montraient un jeune homme emmené par trois policiers, qui étaient à peine en nombre suffisant pour le maîtriser tant il se débattait. Le bandeau d'informations en continu indiquait en boucle : *5^e arrestation pour le massacre au Marriott. 87 morts confirmés. Suspects peut-être sous l'influence d'un pathogène inconnu. Premières informations sur une tuerie à Manhattan (É.-U.)...*

Ai-je alors hésité, envisagé de rester à la maison avec Ryan ? Si oui, ça n'a pas duré plus d'une seconde. Aucun enfant d'enseignant n'ignore qu'il faut être aux portes de la mort pour que son parent reste à la maison. J'ai éteint la télévision. « Allez, on y va. »

Ryan finissait de boire son lait. Il s'est essuyé la bouche d'un revers de main.

« Où est ton blazer ? »

Il a levé les yeux au ciel. « On n'est pas obligés de le porter quand il fait aussi chaud. »

Il lui restait une goutte de lait sur la lèvre supérieure. Au lieu de l'essuyer avec mon pouce comme j'en avais envie, je lui ai dit, en pointant sa bouche : « Tu as un peu de lait juste là. »

Il s'est essuyé le visage avec un soupir agacé. Il a mis ses écouteurs dès qu'on est montés en voiture et n'a même pas regardé en arrière quand je l'ai déposé. Pas un mot. « Rien de personnel », me suis-je dit. C'était blessant quand même.

Je suis arrivée au travail avec un quart d'heure d'avance. Claire était déjà à son bureau. Ses mains parfaitement manucurées tenaient l'une un mug de thé noir à l'odeur tourbée,

l'autre un petit miroir avec lequel elle vérifiait son maquillage. Elle m'avait préparé un café qui m'attendait sur mon bureau, sa fumée captant la lumière.

« Je crois que je suis amoureuse de toi, ai-je annoncé en m'asseyant pour le prendre.

— Pas de quoi. Tu sais bien que tu n'es pas mon genre, de toute façon : je préfère les brunes. »

Je le savais en effet. Nous en avions longuement discuté autour de nombreuses et coûteuses coupes de champagne. Elle ne buvait que le meilleur, les vendredis soir après le travail. Je savais aussi qu'elle ne parlait plus à son père, qu'un cancer lui avait enlevé sa mère à onze ans, qu'elle était allée à Harrow¹ où elle ne s'était pas plu un seul instant, et qu'avant, elle s'appelait Mark.

« Pas encore de nouvelles de Karen ni de Dan ? »

Elle a reposé son miroir et soufflé sur son thé. « La moitié du personnel et la plupart des enfants ne viennent pas. Je m'étonne que toi, tu sois venue. » Elle a jeté un coup d'œil en direction de la porte avant de continuer tout bas : « Tu lui as dit ? »

J'ai secoué la tête. « Ce soir, quand on aura un peu de temps pour en discuter vraiment. »

Elle a pris son téléphone et fait défiler l'écran. « Il réagira bien. Je sais que les gens disent ne plus vouloir d'enfants, mais quand ça arrive, ils changent d'avis.

— Pourvu que tu aies raison. »

Nous avons gardé le silence pendant une minute, puis elle a demandé : « T'en penses quoi, des attaques ? » Elle m'a montré l'écran de son téléphone pour que je lise le gros titre : *Snas – La mystérieuse grippe masculine suscite de plus en plus d'inquiétudes !*

J'ai haussé les épaules. « Celle en Allemagne ? Quelle horreur... Ils auraient pris des champignons hallucinogènes, il paraît. Ou attrapé une sorte de rage. Mais je ne pense pas

1. Prestigieuse école privée londonienne réservée aux garçons. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

qu'il y ait de quoi s'en faire. Les autres cas signalés ne sont sans doute que des fake news sur les réseaux sociaux.

— Des cas signalés, depuis une heure, il y en a beaucoup d'autres. Des gens armés ont pris d'assaut l'ONU. On ne sait pas trop s'ils sont entrés avec des armes ou si ce sont les gardes de l'ONU qui ont tiré sur les délégués. Apparemment, la France décrète l'état d'urgence et ferme ses aéroports. On pense que ce truc... est contagieux. »

Ce n'était pas la première épidémie. Il y avait eu le Covid, bien entendu, et ses nombreux variants. On avait déjà connu tout ça. Mais le Covid avait tué une personne sur cent et pris son temps, relativement. Et à ce stade, on ignorait que le Snas ne se transmettait pas par contact direct, mais était aéroporté. Ce qui changeait tout.

J'ai ouvert sur mon ordinateur portable le site d'informations de la BBC. J'y ai trouvé une grande icône *ALERTE INFO*. *Snas : Le Premier ministre s'adressera à la nation à 9 h 30.*

« Ça n'affecte toujours que les hommes ? » ai-je demandé.

Cette fois, quand Claire a levé les yeux, elle avait le visage blême et tiré, chose bien plus effrayante pour moi que les informations. « Pour le moment, ils disent que les infectés étaient tous des hommes et que personne n'arrive à les raisonner quand ils sont... comment dire... dans cet état. Ils ont montré un type du massacre dans l'hôtel, il pleurait toutes les larmes de son corps. Apparemment, sa femme et ses deux filles étaient dans l'hôtel quand on y a mis le feu. Toutes les trois attachées au lit dans une des chambres. Un des policiers allemands a dit qu'il n'avait jamais rien vu de plus horrible que ces images de vidéosurveillance. » Elle a de nouveau baissé les yeux sur son écran et scrollé avec le pouce. « Ça se déchaîne sur Twitter, KanWo et Mayday... Des théories du complot qui rendent la Russie responsable de tout, des gens d'après qui l'eau potable a été empoisonnée. Une médecin en Afghanistan a posté sur YouTube une vidéo où elle passe d'un lit de camp à l'autre, avec sur chacun un marine raide mort, le visage d'une

bizarre couleur bleue. Et on l'entend répéter "Oh mon Dieu, oh mon Dieu" en boucle. »

J'ai froncé les sourcils. « Y a-t-il seulement un lien ? Ils sont devenus fous d'abord ou bien ils sont juste morts dans leurs lits, ces marines ? »

Elle a haussé les épaules. « Ce n'est pas précisé. »

J'ai soudain eu très envie de retourner chercher Ryan au collège, d'appeler Adrian pour discuter de ce qu'il fallait faire. J'ai regardé mon téléphone sur mon bureau.

« Tu devrais y aller, a dit Claire. Va chercher Ryan et ramène-le chez vous. Ce truc ne va pas disparaître. Crois-moi, le pays sera confiné avant la fin de la journée. » Je ne lui avais jamais vu le visage aussi grave.

« Je vais peut-être juste envoyer un SMS à Ryan, ai-je dit en prenant mon smartphone. Par sécurité. » Ryan m'en avait déjà envoyé un – *l'école ferme ! viens me chercher !* –, mais j'en avais aussi reçu un d'Adrian : *Réunion annulée. Je pars récupérer Ry. RV à la maison. Bisous.*

Le site de la BBC affichait une carte avec des points rouges clignotant aux endroits où avait été signalé un nombre inhabituellement élevé de décès inexplicables et de violences. Le diamètre de chaque point était proportionnel au nombre de signalements. Allemagne, Canada, États-Unis, Brésil, Chine... chacun de ces pays était couvert d'une éruption de points rouges de plus en plus gros et de plus en plus nombreux chaque fois que je rafraîchissais la page. Certains des grands cercles rouges sur l'Amérique du Sud et l'Europe continentale n'allaient pas tarder à se rejoindre. Seules la Pologne, l'Australie et une grande partie du Groenland étaient indemnes. Les points avaient atteint Calais, mais pas le Royaume-Uni... du moins, pas encore. En bas de la carte, un avertissement précisait que les chiffres avaient été corrigés des niveaux moyens d'activité criminelle, ce qui voulait dire, je suppose, que les habituels coups de couteau, passages à tabac et viols de la vie courante n'avaient pas cessé pour autant. Un nouveau

rafraîchissement de la page a fait apparaître un point rouge sur Cardiff. Je l'ai regardé fixement, figée sur mon siège. « Claire.

— J'ai vu. Un à Cardiff et un autre à Grimsby. »

Elle avait raison, comme je m'en suis rendu compte en rafraîchissant : deux points minuscules, pas encore en expansion, mais épouvantables quand même.

Environ un an plus tôt, j'avais découvert une grosseur dans mon sein : une petite masse étrangère et dure sous ma peau. Elle s'était révélée inoffensive – simple fibroadénome –, mais la peur sourde qui m'avait saisie en palpant ce petit pois alors que je me tenais penchée selon un angle bizarre devant le miroir ressemblait à celle que j'ai ressentie en regardant ces deux... non, ces trois points, avec celui qui venait de surgir sur la côte nord des Cornouailles.

La sonnerie annonçant la première heure de cours m'a fait sursauter. J'ai regardé Claire. « Ils ne s'attendent quand même pas à ce qu'il y ait cours comme d'habitude ? »

Mike, un professeur de biologie, a passé la tête dans le bureau. « Où sont Karen et Dan ? »

J'ai secoué la tête.

Il s'est caressé le menton. « Le lycée ferme. Comme tous les établissements scolaires, par décision du gouvernement, à titre préventif. Le proviseur rassemble les élèves dans le grand auditorium. »

Claire s'est levée. « Va chercher Ryan. Je reste avec les enfants.

— Adrian passe le prendre. Je ne vais pas partir tout de suite. Ils ne doivent pas encore être rentrés. De toute manière, je veux savoir ce que le Premier ministre a à dire. »

Au moment de rabattre l'écran de mon ordinateur, j'ai remarqué de nouveaux points sur le Royaume-Uni : Blackpool, Manchester... et le centre de Londres.

2.

Mary – maintenant

En relevant les yeux, je me suis aperçue qu'Olivia me dévisageait. Elle a vu que je n'arrivais pas à continuer, a hoché la tête et m'a tapoté la main. « Le jour se lève, a-t-elle dit. Les autres ne vont pas tarder. »

Une lumière nacrée s'accrochait en effet aux bords des lucarnes, créant des formes sur les murs du couloir. On entendait marmonner tout bas dans les dortoirs.

Une équipe de nettoyage progressait dans le corridor, essuyant à un rythme bien rodé le moindre centimètre carré du plafond, des murs et du sol. Elle est passée sans s'arrêter, restant bien concentrée. Diverses équipes s'activaient ainsi tous les matins et tous les soirs dans les différentes parties de l'institut. J'ai fait partie de l'une d'elles il y a bien des années. C'est un travail éreintant, mais nécessaire pour assurer à nos hommes une sécurité de chaque instant.

Daisy, une des infirmières, est arrivée pour sa tournée matinale. Des quatre de l'institut, c'était celle que j'appréciais le moins.

« Bonjour les filles, a-t-elle lancé d'un ton enjoué, même si nous qualifier de *filles* était un peu exagéré, surtout que j'avais deux fois son âge.

— Bonjour, a répondu Olivia.

— Notre dernière recrue a-t-elle eu une nuit agitée ? » Le sourire de Daisy, un tout petit peu trop guindé, trop humide, avait quelque chose de déplaisant.

« Pas vraiment, a répondu Olivia. J'ai entendu crier dans le bloc C, mais quand je suis allée voir, tout le monde dormait. Sans doute juste un cauchemar. »

Daisy s'est penchée en roulant des yeux d'un air de conspiratrice. « On a eu un gros chahut au C, il y a quelques semaines. Un des résidents avait été exclu par les autres du projet de théâtre du dortoir. Il a essayé de se pendre à un luminaire avec une corde fabriquée avec des draps déchirés. L'infirmière de service, Melody, a réussi à l'emmener se faire soigner. Mais quel cirque ! On se demande ce que feraient ces hommes s'ils avaient de vrais problèmes à gérer, hein ? »

J'étais au courant de cet incident. Tony, un flamboyant vingtenaire passé par des moments difficiles les deux années précédentes, tenait absolument à jouer Roméo. Il avait répété le rôle pendant des semaines, en essayant différentes intonations, en testant devant le miroir divers gestes et expressions. Un soir, en allant dans le dortoir voir pourquoi il ne venait pas dîner, je l'avais trouvé se tenant, une fleur en papier faite maison à la main, devant la fenêtre, comme s'il levait les yeux vers un balcon.

Voyez comme il incline sa joue sur sa main.

Oh ! que ne suis-je le gant de cette main

Pour pouvoir toucher cette joue !

Une main sur la joue, il s'était lourdement laissé tomber par terre.

« Qu'est-ce que vous en pensez, Mary ? avait-il demandé en se relevant.

— Une interprétation éblouissante, Tony, mais tu as failli rater le dîner.

— Roméo n'a nul besoin de manger... Il se nourrit d'amour ! » avait répondu Tony, en se précipitant toutefois à la cantine.

Pendant deux semaines entières, il n'était pas sorti un instant de son personnage : il prenait un faux accent Tudor pour

demander qu'on lui passe le sel et s'écriait en entrant dans une pièce : « LE JOUR EST-IL SI JEUNE ? »

Pour les auditions, il avait même arrangé sa combinaison de manière à la faire ressembler à un haut-de-chausse, ce qui était formellement interdit, si bien qu'on lui avait ordonné de rectifier sa tenue avant toute chose, mais on ne pouvait nier qu'il se passionnait pour le rôle. Il avait eu beau faire, les autres avaient décidé de lui préférer Luca. Ce qui l'avait anéanti. Plus tard, après sa tentative de suicide, je lui avais tenu compagnie pendant des heures à l'infirmierie. Lui d'ordinaire si sociable n'avait presque rien dit. Mais quand je lui avais demandé s'il voulait que je le laisse, il avait murmuré que ma présence ne le dérangeait pas, aussi étais-je restée encore un peu en lui lisant un exemplaire rare et plastifié de « Féline et le hibou¹ ».

« Il s'en est sorti ? a demandé Olivia. Le résident qui a essayé de se tuer ?

— Oui, oui, a répondu Daisy. Melody a réagi au quart de tour. C'est une brave femme, elle lui a sauvé la vie, pour sûr. J'aimerais juste que les hommes réfléchissent un peu plus aux conséquences de leurs actes avant de faire ce genre de truc : on a eu de la paperasse à remplir et des évaluations psy à mettre en place, sans parler des séances de thérapie. Surtout qu'à mon avis il ne voulait pas mourir du tout, il était juste vexé que le rôle aille à quelqu'un d'un peu..., vous savez, plus beau que lui. » Elle s'est accoudée au comptoir du poste des aidantes. « J'ai hâte de voir la pièce. » Quand elle s'est penchée un peu plus vers nous, j'ai senti son haleine – fortement mentholée – et pensé que sa frange blond pâle, qui remuait pendant qu'elle parlait, devait légèrement dépasser la limite obligatoire des trois centimètres. « Ce garçon, Luca, a le premier rôle et c'est un très beau résident... très agréable à l'œil. J'espère avoir une

1. Titre français le plus récent de « *The Owl and the Pussycat* », célèbre poème pour enfants publié par Edward Lear en 1871, basé sur le non-sens et constitué d'une vingtaine de vers.

visitation avec lui un jour, s'il est ouvert à l'idée, bien sûr ! » Elle a éclaté d'un rire nasillard.

Ni Olivia ni moi n'avons réagi. Le silence s'est prolongé tandis que je gardais les yeux fixés sur le sol.

Soudain, Daisy s'est redressée et a reculé d'un pas. « Bref, ne vous attendez pas à ce que toutes les gardes de nuit soient aussi faciles, Olivia, a-t-elle dit avec fermeté. N'oubliez pas de consigner l'incident des cris en C avant le petit-déjeuner, toutes les deux. Et nettoyez le poste des aidantes, l'Éclipse ne va pas tarder. » Sur ces mots qui ont résonné entre les murs pâles, elle est repartie dans le couloir.

Olivia s'est tournée vers moi, sourcils levés. « Waouh ! »

J'ai secoué la tête avec lassitude. « Je sais.

— J'ai passé une nuit agréable », a-t-elle dit en ouvrant l'emballage d'une lingette.

Je l'avais trouvée agréable aussi. Je n'avais pas ressenti depuis des années cette sensation d'intimité que procure le fait d'être comprise. Je gardais en général mes mots et mon passé pour moi, non parce qu'on m'interdisait d'en parler, mais parce qu'on considérait comme dérangeante ma vie d'avant. Des femmes comme Daisy fêtaient chaque Journée de la Commémoration, manifestaient une tolérance respectueuse, mais en catimini et sur un ton moqueur, on disait de moi que j'étais une *poupée* : une femme d'avant.

Mais ce matin-là, je me sentais soutenue, réconfortée. Moi qui n'avais pas dormi depuis vingt heures, que tenaillaient les petites douleurs de l'âge, je me sentais propre et fraîche comme après la pluie. « Tu es de nuit toute la semaine ? ai-je demandé en essayant d'empêcher ma voix de monter dans les aigus.

— Oui, a-t-elle répondu sans me regarder. Et toi ?

— Ouais, enfin, il me semble. » Je ne l'étais pas, mais je trouverais peut-être une collègue avec qui permuter.

— Génial, à plus. » Elle a jeté ses lingettes usagées dans des sacs biodégradables qu'elle a placés dans les contenants hermétiques.

J'en ai fait autant avant de préparer ces contenants pour la collecte. « Cool », ai-je dit alors qu'elle se dirigeait vers la douche des aidantes. « Cool, me suis-je morigénée, mais je me prends pour Bart Simpson ou quoi ? » « À ce soir », ai-je crié en m'efforçant de garder une voix normale, mais Olivia n'était déjà plus là.

Comme d'habitude, les hommes sortaient à la queue leu leu de leurs dortoirs en se poussant et en se bousculant. Les combinaisons à manches longues qui les couvraient jusqu'aux pieds étaient en tissu gris clair, couleur qui aide à voir d'éventuels minuscules filaments noirs. Leurs chaussons en coton doux et leurs crânes rasés leur donnaient un peu un air de moines. Leur comportement n'avait toutefois rien de monastique : ils faisaient les pitres, se chamaillaient et feignaient de se bagarrer comme des ours.

« Du calme, du calme », ai-je ordonné tout haut avec fermeté, mais leur bousculade sur le chemin des douches était plutôt bon enfant. L'un d'eux s'est approché du poste des aidantes alors que je m'apprêtais à partir me doucher avant le petit-déjeuner.

« Bonjour, Mary, a-t-il dit avec un éblouissant sourire de star de cinéma.

— Bonjour, Luca. » Luca nous avait rejoints environ deux ans plus tôt, au sortir d'un centre préparatoire. Les hommes arrivaient en général chez nous à dix-huit ans, mais lui avait été invité à rester deux ans de plus en prépa pour aider à élever et à guider les jeunes garçons. J'imagine qu'il avait fait un excellent mentor. Il était avenant et les autres résidents l'appréciaient. Il chantait d'une voix aussi sonore que mélodieuse et était devenu au milieu de l'hiver précédent chanteur principal des Lamentations. Avec ses vingt-deux ans, je le trouvais gamin, mais il participait déjà activement au programme de visitations. Où il était très apprécié aussi, à ce que j'avais compris.

« Je voulais juste savoir si vous aviez des nouvelles de Tony. »

Interrompant mon nettoyage, je lui ai retourné son sourire. « Ça va aller, je crois. Quand je lui ai parlé, hier, il se sentait un peu mieux. »

Ses doux yeux marron m'ont regardée avec gravité, malgré son sourire facile. « On a discuté, avec les autres théâtres. Et on s'est dit que je ferais mieux de jouer Julien Capulet, alors... peut-être qu'il pourrait être Roméo, après tout, vous savez ? Si ça l'intéresse toujours, bien sûr. »

Imaginer Tony accueillant cette nouvelle a allumé une petite flamme dans ma poitrine. « Ce serait génial ! Si tu allais demander la permission à l'une des infirmières avant le petit-déjeuner ? Et tu le diras toi-même à Tony après avoir mangé.

— Je demanderai. Merci. » Il a fait un mouvement pour partir.

« C'est vraiment gentil, Luca. »

Il a haussé les épaules, et un nouveau sourire a creusé d'impressionnantes fossettes sur ses joues. « Pas de problème », a-t-il dit en partant avec nonchalance en direction des douches.

C'était le petit-déjeuner habituel : porridge, œufs, salade et pain grillé. Pas de viande, bien sûr. Les trois aidantes assises avec moi discutaient d'un nouveau projet technologique lancé par le Commissariat à l'ingénierie. Apparemment, nous pourrions bientôt nous servir d'ordinateurs pour accéder aux bases de données de tous les instituts du pays, au lieu de devoir faxer les informations ou copier le dossier sur une clé USB à chaque transfert de résident. Nous pourrions désormais les envoyer par l'intermédiaire d'un réseau de serveurs, au moment et à l'endroit où on le voudrait.

« Ça va être formidable, Mary, m'a dit une des aidantes, les yeux brillants d'enthousiasme. Ce sera plus facile d'organiser les filières d'approvisionnement. De partager les recherches. Ça peut servir à tant de choses. »

J'ai hoché la tête et continué à manger mes œufs. Certains aspects d'Internet me manquaient, bien entendu. Comme chercher des informations en tapant sur quelques touches de

clavier au lieu d'aller à pied à la bibliothèque de la ville. Ou regarder des films en streaming et savoir ce qui se passait dans le monde. Mais est-ce que me manquait le sentiment de pouvoir être jointe à tout moment, d'être tracée en permanence ? Est-ce que me manquaient les trolls, les fake news ou le porno bizarre avec des gens qui s'étranglent ou se crachent dessus ?

Le plus important pour moi était que les coupures électriques appartenaient dorénavant au passé. Les premiers mois, après que tout avait changé, il n'était pas évident que quiconque allait survivre. On n'arrivait pas à enterrer assez vite les morts. On n'avait ni eau courante propre ni chauffage dans le complexe, et cette première année, l'hiver avait été d'un froid brutal. Parfois, les femmes renonçaient tout simplement à affronter ces dures journées de travail et de perte. On essayait de se protéger mutuellement, de s'occuper les unes des autres, mais si vous vouliez vraiment tout arrêter, personne ne tentait de vous en dissuader. On avait espéré que ce froid très vif éliminerait les papillons de nuit, au moins. Mais ils avaient pondu leurs œufs profondément sous la terre, dans les égouts et les grottes, dans les tunnels de métro et les sous-sols, si bien qu'ils étaient revenus l'année suivante et toutes celles d'après. L'Éclipse, comme on a appelé ce phénomène. Ces jours de juillet où les papillons s'extirpent de leurs chrysalides pour se reproduire, se nourrir et pondre leurs œufs qui éclore l'année suivante. Ils saturaient l'atmosphère et tout le monde devait rester enfermé.

Au cours de ces premières années, j'avais passé beaucoup de temps à chercher des générateurs électriques et à apprendre à les réparer. J'aimais le bruit sourd du moteur qui démarrait pour la première fois, le bourdonnement laborieux, l'odeur entêtante du gazole qui restait dans les cheveux même après une douche tiède. Aucune de ces filles n'était là, à l'époque. Elles avaient vu le jour dans un monde de fermes éoliennes et de protéines végétales, un monde qui ne considérait pas une femme ingénieure comme une bizarrerie. J'ai fini mes œufs et

baissé les yeux sur mon assiette. Qu'est-ce qui me manquait ? Pour être tout à fait franche, le bacon.

Les filles continuaient avec leurs potins sur les résidents. Cette période-là de l'année était souvent délicate. L'approche de la saison du confinement, avec presque tout juillet à passer enfermés dans des chambres individuelles, sans accès à la cour ni même à la cantine, rendait les hommes nerveux. C'était pour leur propre sécurité. L'Éclipse, le moment où les papillons de nuit se reproduisaient et remplissaient les cieux, multipliait les risques d'infection. On pouvait comprendre que les hommes soient tendus et un peu plus émotifs que d'habitude. Il y avait bien entendu davantage de bagarres, de disputes, de liaisons, de jalousies, de crises de colère et d'accusations. Qui était le plus fort ? Le plus beau ? Le plus drôle ? Les vieux rites de l'amour avaient survécu, pas pour tous les résidents, mais pour la plupart.

« Vous savez que c'est Luca qui joue Roméo dans le spectacle ? a lancé Matilda, une des aidantes.

— Oui ! a répondu une collègue aux cheveux hérissés. Moi qui ne comptais pas y aller, je vais peut-être changer d'avis.

— C'est le très mignon du dortoir C ? a demandé une autre. Ah, j'adorerais le voir en Roméo. »

Je suis intervenue, non sans un peu de suffisance : « Désolée de vous décevoir, les filles, mais Luca cède son rôle à Tony. Les hommes ont décidé hier que c'était mieux. »

Il y a eu un silence gêné et des regards peïnés autour de la table. « Pardon, Mary, mais tu fais erreur, a repris Matilda, visiblement désireuse de contredire son aînée.

— Mais, ai-je réagi, ma suffisance se transformant en confusion, c'est ce que Luca a dit. Ils ont voté. »

Matilda a rougi. « J'étais avec l'infirmière Daisy quand Luca lui a demandé la permission, il y a une demi-heure, et elle a catégoriquement refusé. En lui disant qu'il ne devait pas se laisser priver de son rôle par le chantage de Tony, qu'il devait être fier que les autres l'aient choisi en premier et que tout le monde avait hâte de le voir jouer. »

J'ai senti une terrible déception me nouer le ventre. Les mains crispées sous la table, je me suis efforcée de répondre avec légèreté : « Ah, au temps pour moi, Matilda. Je ne savais pas.

— Pas de problème. Tout le monde peut se tromper. » Elle a eu ce sourire indulgent qu'on réserve aux enfants.

Les filles se sont mises à parler des préparatifs pour le confinement. Affalée sur mon siège, bras croisés, j'écoutais à peine.

Après le petit-déjeuner, je me suis mise à la recherche de Daisy, que j'ai trouvée, seule, dans le bureau des infirmières. Comme il occupait le même bloc que la suite de la directrice et les quartiers des infirmières, le protocole anti-filaments y était un peu moins strict. Elle m'a fait signe d'entrer. « Fermez la porte, Mary, m'a-t-elle dit en m'adressant son sourire pincé, plastique. Ça va ? »

Il fallait que je joue le jeu correctement... Mon âge ne faisait pas tout passer.

J'ai grimacé, comme si je souffrais. « Je peux m'asseoir un instant, Daisy ? Mes vieilles guibolles me font quelques misères, aujourd'hui.

— Bien entendu ! » Elle s'est levée d'un bond pour aller ôter les tas de papiers posés sur une chaise. La pièce était encombrée de bloc-notes, de classeurs à trois anneaux et de piles de correspondance. Elle contenait quatre tables de travail, une pour chaque infirmière, placées en îlot au centre avec diverses armoires et étagères ici et là contre les murs, chacune bondée de documents et de dossiers. Tout au bout, un grand fax de récupération semblait avoir été rafistolé avec les pièces d'un vieux micro-ondes. À côté, une porte donnait sur le bureau de la directrice.

J'ai dû louvoyer entre les empilements de sorties d'imprimante pour gagner le siège que me proposait Daisy.

« C'est la chaise de l'infirmière Danika. Je suis sûre qu'elle n'y verrait aucun inconvénient. » Quand je me suis assise, elle a ajouté : « Je ne sais pas comment vous faites, Mary, à votre